

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Là où a longtemps prévalu l'idée selon laquelle la hiérarchie des races est une donnée naturelle, la revendication de la différence apparaît souvent comme le substrat naturel de la revendication d'humanité. Se proclamer différent devient une manière d'échapper à la négation imposée. De même de la revendication du droit à la mémoire. C'est l'existence de ce legs historique qui pousse à dire qu'il n'y a pas de politique du semblable sans une éthique de l'altérité. Il existe des situations où la différence n'est pas, a priori, refus de la similarité. Dans la mesure où la possession d'une mémoire fonctionne à la manière d'une ligne de démarcation entre l'humain et « les autres », le droit à la mémoire est indissociable des luttes identitaires.

Ceci dit, on ne peut guère se voiler la face quant aux dangers que pourrait receler le désir de différence, qui peut se constituer en un désir entièrement tourné vers le mauvais objet. De nos jours, l'identité tend à devenir le nouvel opium des masses. C'est que la raison, comme faculté humaine universelle, est assiégée, et le modèle de la démocratie libérale, supposée en être l'une des manifestations, partout en crise. Les antagonismes politiques s'expriment de plus en plus sous une forme viscérale. Les crispations identitaires sont des symptômes de cette entrée dans l'ère de la viscéralité. Viralés par les technologies de la communication, ces symptômes ont conduit à la libération d'énergies négatives qui cherchent des boucs émissaires pour expliquer les malheurs des temps.

#### Matière d'échange

Le désir de différence n'est pas toujours un désir spontané. En plus d'être des systèmes économiques, le régime de l'esclavage et le régime colonial, par exemple, étaient d'énormes machines de fabrication de la différence raciale et culturelle. Le régime du capitalisme avancé dans lequel nous vivons est, entre autres, un régime de prolifération des différences. La différence, sous la mondialisation et le capitalisme avancé, est produite et circule comme un moyen d'échange et comme un objet de consommation. A bien des égards, l'économie politique contemporaine a fait de la différence sa matière d'échange principale, en même temps que la monnaie même de cet échange.

L'humanisme classique, au fondement de la démocratie libérale et du républicanisme laïc, n'a pas d'avenir. Il est trop compromis pour susciter des adhésions durables. Il faut l'amender et revenir à une conception intégrale du monde, voire de la Terre. En plus de nous appartenir à parts égales, la Terre est habitée par plusieurs espèces avec lesquelles il faut négocier de nouvelles formes de convivence et de convivialité.

Par rapport au futur immédiat, la question n'est donc plus tant celle de l'Etat-nation, de l'ethnie ou des identités individuelles que celle de la planète. Mais la planète elle-même n'a guère de sens hors sa dimension cosmique. Cette imagination cosmique ne concerne pas seulement la Terre, mais l'ensemble de l'univers. Revenir à des frontières closes nous conduirait inévitablement à des hécatombes, la frontière étant devenue un Moloch qui exige toujours plus de sacrifices sanglants. Tout ce qui favorise l'émergence et la cristallisation d'une nouvelle conscience planétaire et d'une nouvelle imagination cosmique doit être privilégié. L'en-commun résultera de la reconnaissance de l'enchevêtrement de notre monde. C'est pourquoi, dans la redéfinition d'une politique du bien du monde, et au-delà de l'humain, penser et panser sont indissociables. ■ ACHILLE MBEMBE

A la notion de « moi », le philosophe préfère celle d'« ipséité ». Elle lui permet d'éclairer autrement les débats actuels autour de l'individualisme et de l'authenticité

## Claude Romano : « Repensons l'identité comme manière d'être authentique »

Claude Romano est au Forum philo samedi 9 novembre à 10 heures

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS WEILL

Philosophe, maître de conférences à Sorbonne Université, Claude Romano tente de repenser l'identité en interrogeant l'histoire de la philosophie occidentale mais également l'histoire de l'art ou la littérature. Dans *Etre soi-même. Une autre histoire de la philosophie* (Folio inédit, 780 pages, 15,90 euros), il s'efforce de remplacer la notion de moi par celle d'« ipséité ».

#### Quelles sont les pathologies modernes de l'identité que votre démarche entend diagnostiquer et guérir ?

Mon projet archéologique vise à nous dégager de deux impasses. La première, un *individualisme* extrême, qui nous pousse à nous définir nous-mêmes par simple contraste avec les conventions et la société, au risque de rompre nos liens à autrui. La deuxième, que je qualifierai de *volontariste*, consiste à croire que nous devons nous « choisir nous-mêmes » et exercer sur notre vie un contrôle total. Or, à

« Il existe aussi une authenticité de gauche qui met l'accent sur l'épanouissement de soi »

mon avis, on ne saurait être soi qu'en étant pleinement ajusté aux autres. Il ne s'agit pas non plus de se définir soi-même en toute autarcie, mais de penser l'« être soi-même » comme une forme parfaite d'intégration sociale. Le déplacement radical qu'opère le concept d'ipséité, préféré à celui de sujet ou de moi, c'est qu'il nous introduit dans l'histoire des manières d'être, des modes d'existence (en accord ou en désaccord avec soi et autrui), et du même coup toute la problématique métaphysique du « sujet » peut être court-circuitée.

L'authenticité (vérité de son existence) et non la sincérité (vérité de sa parole) occupe

#### le cœur de votre réflexion sur l'identité. N'est-ce pas une notion problématique ?

Certes, l'authenticité est un thème fortement réactionnaire quand on l'associe à la défense de la singularité ethnique ou nationale, au « génie » des peuples, etc. Mais la quête d'authenticité, c'est-à-dire la recherche d'une existence qui soit pleinement conforme à nos véritables aspirations ou à nos véritables convictions, a correspondu également à l'esprit de Mai 68. Inversement, la dénonciation des dérives de l'authenticité s'est souvent retrouvée sous la plume de penseurs conservateurs, comme l'essayiste américain Allan Bloom (1930-1992). Derrière les idéaux d'émancipation de 1968, ils prétendaient déceler une forme d'infatuation narcissique du moi, destructrice du lien social. Il existe donc aussi une authenticité « de gauche », mettant l'accent sur l'idéal d'épanouissement de soi.

Mais en réalité, j'ai tenté de sortir un peu de ces débats en redonnant au problème une profondeur historique. La figure tutélaire qui préside à mon parcours est celle d'Ulysse. Dans *l'Odyssée*, le maître de la ruse, qui sait se déguiser et s'avance le plus souvent sous un masque (il est alors « Personne »), accède à une existence *en personne*, est restauré dans son intégrité, dans son identité sociale d'époux et de roi, mais aussi dans son identité propre, lui que ses pérégrinations avaient en quelque sorte défiguré. A plusieurs reprises, on assiste à une métamorphose par laquelle Ulysse se change soudain en lui-même et est reconnu comme tel.

**Vous utilisez souvent la littérature à titre de ressource philosophique. Quelle fonction remplit par exemple, dans cette histoire, « Sur le théâtre de marionnettes » d'Heinrich von Kleist (1777-1811) ?**

Une des sources de l'ipséité est rhétorique, parce que, dès l'Antiquité, on s'interroge sur le « style simple », celui où l'orateur a l'air de s'exprimer à bâtons rompus, comme s'il n'avait pas préparé son discours, et où sa parole coïncide parfaitement avec ses qualités morales. Le trait principal du « style simple », c'est le

« A plusieurs reprises, dans *l'Odyssée*, on assiste à une métamorphose par laquelle Ulysse se change en lui-même »



Pékin, Chine, 2010. MEYER/TENDANCE FLOUE

*naturel*, qui s'impose à la Renaissance comme qualité du courtisan et est repris par les moralistes français du Grand Siècle. Kleist m'intéresse parce qu'il se situe au terme de cette histoire, celui d'une exténuation du naturel. Chez lui, cette qualité reflue vers une naturalité brute, perdue à jamais. Dans cette énigmatique petite nouvelle rédigée à la toute fin de sa vie, peu avant son suicide, s'exprime la nostalgie de cet ajustement à soi qui devient la prérogative des animaux et des marionnettes, parce qu'on ne trouve chez les pantins aucune trace de vanité. La perte du naturel revêt alors des accents tragiques. Le péché originel est réinterprété par Kleist comme une chute hors des bienfaits de l'inconscience qui s'exprime dans le naturel et la grâce animale.

#### Quel est le contraire de la vérité de soi-même, de l'ipséité ? Le masque ?

Les conceptions « classiques » de l'authenticité, de Rousseau à Heidegger, reposent sur une

antithèse entre authenticité individuelle et « société des masques », comme espace d'aliénation. Tout mon propos tend à dépasser cette opposition, en cherchant à montrer que nos identités sont constituées socialement. C'est le fait de prendre position de manière fiable devant les autres qui nous permet d'acquiescer une identité. Je ne crois pas que nous en soyons réduits ou bien au solipsisme des égologies, où l'individu n'est défini que par lui-même, ou bien à un éloge du masque à la Baltasar Gracian [1601-1658] qui condamne à l'échec toute recherche de vérité personnelle – le masque ne recouvre qu'un autre masque. Le personnage de Gracian acquiert une puissance par sa capacité à jouer avec les masques, et cette pensée, au fond, est toujours une pensée de la domination, le but étant de triompher d'autrui. Nietzsche puis Deleuze y ont abondamment puisé. Pour ma part, j'estime que la vérité de soi-même n'est pas du tout un fantasme ni une chimère. ■

## Rebecca Zlotowski, la puissance des sens

REBECCA ZLOTOWSKI – QUATRE LONGS-MÉTRAGES EN DIX ANS DE CARRIÈRE – est apparue dans le paysage cinématographique en 2010, à 30 ans, après un itinéraire méritocratique (agrégation de lettres, Femis) qui destine l'aspirante cinéaste à occuper une place qu'elle s'attache d'emblée à brouiller. *Belle Epine*, avec Léa Seydoux en adolescente fugueuse et orpheline hantant nuitamment les circuits de course motocycliste, fait une entame sur les chapeaux de roues. Fureurs électriques, amour cueilli sur le bitume : la protagoniste, la jeune Prudence Friedman, s'attache à faire mentir son nom. De la même manière, la jeune Rebecca, en possible disciple de Claire Denis, voudrait réinventer un cinéma de la puissance sensitive au pays du génie de l'exploration intime. On retrouve Léa Seydoux dans *Grand Central* (2013), sous le feu d'un coup de foudre clandestin à l'ombre d'une centrale nucléaire. Charge érotique, exploitation sociale et fission atomique sont ici convoquées ensemble pour s'échanger le baiser de la mort.

Joueuse, Zlotowski a mis du Renoir (*Une partie de campagne*, 1946) dans son Resnais (*Hiroshima mon amour*, 1959). Elle place la barre encore plus haut dans *Planetarium* (2016). Reconstitution historique, casting franco-américain avec des stars (Natalie Portman, Lily-Rose Depp), rêverie passionnée sur l'art du cinéma, évocation médiumnique d'un génocide à venir : tout est en place pour qu'on la tance. De fait, le film est malade mais d'une audace si haute qu'on ne peut que l'admirer. Elle revient à un dispositif plus modeste avec *Une fille facile* (2019) – l'histoire tendre et édifiante d'une jeune dévoreuse de milliardaires, interprétée par ce concentré d'altérité sociale qu'est l'ex-call-girl Zahia Dehar. Le film n'en relance

pas moins une des questions obsédantes, esthétique autant que politique, personnelle autant que cinématographique, de l'œuvre de Rebecca Zlotowski : celle de l'identité. Au risque de s'y brûler les ailes, la conquête y est, décidément, préférée à l'héritage. ■ JACQUES MANDELBAUM

Rebecca Zlotowski est à la soirée cinéma du Forum philo samedi 9 novembre à 20h30, pour la projection de son film « Une fille facile »